

Kenora, mardi le 22 juillet 1947

Mon cher Marcel,

Il semble impossible de retenir une chambre pour toi, ici à l'hôtel, ainsi qu'au Lake of the Woods. On attend une délégation ou quelque chose dans ce genre en fin de semaine. Mais si tu veux venir quand même, ainsi que je l'espère bien, je réussirai certainement, avec l'aide de Dédette, à te trouver une chambre. Ce sera peut-être dans une maison de touristes, si tu n'y vois pas d'objections. Je sais bien que cet arrangement n'est pas très agréable mais que veux-tu, à moins que toute la délégation tombe malade, nous ne pouvons pas espérer mieux.

J'ai terminé la première ébauche de mon travail. Ton reproche, même en badinant, que je n'ai pas beaucoup travaillé ici, m'a quelque peu peinée. J'essaierai de m'endurcir, ce sera assez difficile. De toi, j'attends tellement que tu me comprennes dans des expressions sans doute déroutantes et difficiles à saisir. J'essaie tout de même de m'expliquer le plus clairement possible.

Malgré la promesse que je t'ai faite de n'y plus penser, je dois bien t'avouer qu'une certaine phrase que tu m'as dite est restée dans mon esprit, qu'elle m'a tourmentée une partie de la soirée, et que tous les démons hier soir sont revenus. Celui du renoncement, le plus fort contre moi, qui m'a soufflé de me libérer du poids de toutes les possessions terrestres et d'essayer de m'évader en des endroits, en des pays où personne ne me connaîtrait. Je le connais bien celui-là; il m'a appelée assez de fois: c'est le démon tragique qui suggère comme possible de se fuir soi-même, et qui toujours nous trompe. Mais sa voix avait tant de persuasion hier soir. Il me peignait sous des couleurs si consolantes une vie totalement détachée de tout asservissement, de toute entrave, surtout de l'argent, une vie qui pourrait se donner entière à la contemplation. Et par là, je ressentais comme une nostalgie du Tibet neigeux, tu sais de ces [lamas] qui ont réussi à se détacher du monde au point de pouvoir rester plantés sur un seul pied — jaunes hérons humains! — et de ne pas manger plus qu'un petit oiseau. C'était à la fois drôle et malheureux ce qui se passait au fond de mes pensées, et sans grande cohérence. Et ce matin, j'ai chassé ces nuées noires pour reprendre, humblement, mon petit boulot quotidien, si pauvre, si petit devant ce que je voudrais accomplir.

J'aurais peut-être dû avoir le courage de ne pas t'ennuyer de mes préoccupations. Et peut-être que maintenant je ne devrais pas y revenir et en reparler. Mon chéri, tu m'as fait comprendre assez cruellement qu'il y avait certaines difficultés qui ne me concernent que moi seule. J'espérais tellement que nos difficultés, comme tout le reste, pourraient être mises en commun. Songe bien que si certaines choses te blessent, elles me blessent moi aussi. Enfin, mettons que tout cela est enterré.

Au revoir, mon cher grand,

Gabrielle